NEZ CE

Présenté par
Laurent Giassi

à la Lettre

scientifiques : car l'intellect humain, durant cette analyse, ne peut faire autrement que de se voir soi-même sous ses formes perspectives* et *seulement* en elles. Il nous est impossible de tourner l'angle de notre regard : il y a une curiosité sans espoir à vouloir connaître* quelles autres espèces d'intellects et de perspectives il *pourrait* y avoir, par exemple, s'il y a des êtres qui peuvent concevoir le temps en arrière, ou alternativement en avant et en arrière (par quoi on obtiendrait une autre direction de vie et un autre concept* de la cause et de l'effet[1]). [...] Le monde [...] est devenu pour nous une seconde fois « infini » : en tant que nous ne pouvons pas rejeter la possibilité qu'il *contienne en lui des interprétations infinies*. Encore une fois le grand frisson nous prend – mais qui donc aurait plaisir à diviniser de nouveau, immédiatement, à l'ancienne manière, *ce* monstre de monde inconnu ? À adorer peut-être dès lors cette chose inconnue comme « *l'être* inconnu » ? Hélas, il y a trop de possibilités d'interprétation *non divines* qui font partie de cet être inconnu, trop de diablerie, de bêtise, de folie d'interprétation, – comme la nôtre, cette interprétation humaine, trop humaine même, que nous connaissons...

(*Le Gai Savoir*, § 374)

1. → Causalité.

MORALE DE MAÎTRES

Il y a une *morale de maîtres* [...]. Lorsque ce sont les dominants qui déterminent le concept* de « bon », les états d'âmes sublimes et altiers sont considérés comme ce qui distingue et détermine le rang. L'homme noble* se sépare des êtres en qui s'exprime le contraire de ces états sublimes et altiers ; il méprise ces êtres. [...] L'espèce d'hommes nobles *se* sent comme celle qui détermine la valeur*, elle n'a pas besoin de ratification, elle juge que « ce qui est nuisible pour moi est nuisible en soi », elle sait que si les choses sont mises à l'honneur, c'est elle qui leur prête cet honneur, elle est *créatrice de valeurs*. Tout ce qu'elle trouve dans sa propre personne, elle l'honore : une telle morale est la glorification de soi-même. Au premier plan se trouvent le sentiment* de la plénitude, de la puissance qui veut déborder, le bonheur* de la grande tension, la conscience* d'une richesse qui voudrait donner et répandre : – l'homme noble, lui aussi, vient en aide au malheureux, non pas ou presque pas par pitié*, mais plutôt par une impulsion que crée la surabondance de puissance*. L'homme noble rend honneur au puissant dans sa personne, y compris celui qui possède l'empire sur lui-même, celui qui sait parler et se taire, celui qui se fait un plaisir d'être sévère et dur envers lui-même, celui qui vénère tout ce qui est sévère et dur. [...] – Ce sont les puissants qui *s'entendent* à honorer, c'est là leur art*, le domaine où ils sont inventifs. Le profond respect pour la vieillesse et pour la tradition, – cette double vénération est la base même du droit* –, la croyance et la prévention au profit des ancêtres et au préjudice des générations à venir sont typiques dans la morale des puissants ; quand,

au contraire, les hommes des « idées modernes » croient presque instinctivement au « progrès* » et à l'« avenir » et manquent toujours plus de respect pour l'âge, ils montrent déjà suffisamment par là l'origine* non noble de ces « idées ». [...] La capacité et le devoir d'user de longue reconnaissance et de longue vengeance* – les deux procédés employés seulement dans le cercle de ses égaux –, la subtilité dans les représailles, le raffinement dans la conception de l'amitié*, une certaine nécessité* d'avoir des ennemis (pour servir en quelque sorte de dérivatifs aux passions telles que l'envie, la combativité, l'insolence, – pour pouvoir être, au fond, un *ami* véritable) : voici autant de caractères typiques de la morale noble [...].

(*Par-delà bien et mal*, § 260)

MORALE DU TROUPEAU

Dans la mesure où de tout temps, depuis qu'il y a eu des hommes, et qu'il y a aussi eu des troupeaux d'hommes (des associations de familles, des communautés, des tribus, des peuples, des États*, des Églises), il y a toujours eu beaucoup plus d'individus* obéissants en comparaison du petit nombre de ceux qui commandent, – en considérant donc que l'obéissance a été jusqu'à présent le mieux et le plus longtemps exercée et inculquée par l'élevage* parmi les hommes, on peut aisément supposer que, en moyenne, chacun possède maintenant le besoin inné, comme une *sorte de conscience* formelle*, laquelle ordonne : « Tu dois absolument faire telle chose, tu dois absolument ne pas faire telle autre

chose », bref : « Tu dois. » Ce besoin cherche à se satisfaire et à donner contenu à sa forme ; selon la force*, l'impatience, l'énergie de ce besoin, il accaparera sans choix, avec un appétit grossier, et acceptera tout ce que lui soufflent à l'oreille ceux qui le commandent – que ce soient ses parents, ou des maîtres, des lois, des préjugés de classe ou des opinions publiques –. [...] L'homme du troupeau se donne aujourd'hui en Europe l'air d'être la seule espèce d'homme autorisée, et il glorifie les qualités qui le rendent doux, traitable et utile au troupeau, comme les seules vertus réellement humaines : telles que la sociabilité, la bienveillance, les égards, l'application, la modération, la modestie, l'indulgence, la pitié*.

(*Par-delà bien et mal*, § 199)

MORALE (FONDEMENT DE LA)

Tous les philosophes, avec un sérieux et une raideur qui prêtaient à rire, exigeaient d'eux-mêmes quelque chose de bien plus haut, de plus prétentieux, de plus solennel, aussitôt qu'ils voulaient s'occuper de morale en tant que science* : ils prétendaient trouver les *fondements* de la morale, – et tout philosophe s'est imaginé jusqu'à présent qu'il avait fondé la morale ; mais la morale elle-même était considérée comme « donnée ». Qu'elle était loin de leur lourd orgueil, cette tâche de décrire la morale, tâche insignifiante et abandonnée à la poussière et à la pourriture, bien que les mains et les sens les plus subtils seraient tout juste assez subtils

pour elle ! C'est précisément parce que les philosophes de la morale ne connaissaient les *facta*[1] moraux que grossièrement, sous forme d'extraits arbitraires ou de raccourcis fortuits, contenant la moralité de leur entourage, de leur condition, de leur église, de l'esprit de leur époque, de leur climat* ou de leur région, – parce qu'ils étaient mal renseignés sur les peuples, les époques, les traditions et même qu'ils étaient peu curieux à leur sujet, qu'ils n'ont pas vu les véritables problèmes de la morale : – car ces problèmes n'apparaissent que par une comparaison de plusieurs morales. Si étonnant que cela puisse sembler, le problème de la morale elle-même *a fait défaut* jusqu'à présent dans toute « science de la morale » : le soupçon qu'il puisse y avoir là quelque chose de problématique a fait défaut. Ce que les philosophes appelaient « fondement de la morale[2] » et qu'ils exigeaient d'eux-mêmes n'était, sous son jour véritable, qu'une forme savante de la *croyance* naïve dans la morale dominante, un nouveau moyen de l'*exprimer*, par conséquent un état de fait même dans les limites d'une moralité déterminée, ou même, en dernière instance, une sorte de négation* du *droit** d'envisager cette morale comme un problème : – de toute façon, c'était le contraire d'un examen, d'une analyse, d'une mise en doute, d'une vivisection de cette croyance même.

(*Par-delà bien et mal*, § 186)

1. « Les faits ».
2. Nietzsche fait allusion à des titres d'œuvres, par exemple *Les Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785) de Kant, ou *Le Fondement de la morale* (1840) de Schopenhauer.

MORALE (STADES DE LA)

Durant la plus longue période de l'histoire humaine – on l'appelle l'époque préhistorique – on dériva la valeur* et la non-valeur d'une action d'après ses conséquences : on prenait tout aussi peu en considération l'action en soi que son origine*, mais, à peu près comme aujourd'hui en Chine, où l'honneur ou la honte des enfants remonte aux parents, de même, c'était la force* rétroactive du succès ou de l'échec qui poussait les hommes à juger d'une action en bien ou en mal. Appelons cette période la période *prémorale* de l'humanité : l'impératif « connais-toi toi-même ! » était encore inconnu à cette époque. Mais, durant les dix derniers millénaires, on en est venu, peu à peu, sur quelques grandes régions du globe, à ne plus décider de la valeur d'une action d'après ses conséquences mais seulement d'après sa provenance : c'est, dans son ensemble, un événement considérable, un grand affinement du regard et de la mesure, un effet inconscient de la domination des valeurs aristocratiques et de la croyance à la « provenance », le signe d'une période que l'on peut appeler, au sens plus étroit, la période *morale* : ainsi s'effectue la première tentative pour arriver à la connaissance de soi-même. Au lieu des conséquences, la provenance : quel renversement de la perspective* ! Certes, renversement obtenu seulement après de longues luttes et fluctuations ! Il est vrai que, par là, une nouvelle superstition néfaste, une singulière étroitesse de l'interprétation*, se mit à dominer : car on interpréta la provenance d'une action, dans le sens le plus précis, comme dérivant d'une *intention*, on s'accorda pour croire que la valeur d'une action

résidait dans la valeur de l'intention. L'intention serait la provenance et la préhistoire entières d'une action : c'est sous l'empire de ce préjugé que, presque jusqu'aujourd'hui, on se mit à louer et à blâmer, à juger moralement et aussi à philosopher sur terre. – Aujourd'hui, cependant, ne serions-nous pas arrivés à la nécessité* de nous résoudre encore une fois au renversement et au déplacement fondamental des valeurs, grâce à un nouveau retour sur soi* et à un nouvel approfondissement de l'homme, – ne serions-nous pas au seuil d'une période qu'il faudrait désigner négativement d'abord comme la période *extra-morale* : aujourd'hui, ou du moins chez nous, les immoralistes*, où s'éveille le soupçon que c'est précisément ce qu'il y a de *non intentionnel* dans une action qui lui prête une valeur décisive, et que tout ce qu'elle a d'intentionnel, tout ce que l'on peut voir, savoir, tout ce que la « conscience* » connaît d'elle, appartient encore à sa surface, à sa « peau », – qui, comme toute peau, révèle quelque chose, mais *cache* encore plus ? Bref, nous croyons que l'intention n'est qu'un signe et un symptôme* qui a besoin d'interprétation, en outre ce signe possède des sens trop différents et, pris isolément, ne signifie presque rien [...].

(*Par-delà bien et mal*, § 32)

MORALINE

On doit réduire et circonscrire pas à pas le royaume de la moralité ; on doit mettre au clair et à l'honneur les noms des instincts proprement dits qui sont ici à l'œuvre,

alors que, pendant une très longue période, on les a cachés sous d'hypocrites noms de vertus ; par pudeur à l'égard de notre « probité » qui nous donne toujours des ordres, on doit désapprendre la pudeur qui voudrait renier les instincts naturels et les cacher de façon mensongère. C'est là un critère de la force que de savoir jusqu'à quel degré on peut se débarrasser de la vertu ; et on pourrait concevoir une hauteur où on ressentirait le concept de « vertu » de telle sorte qu'il aurait le même son que la *virtù*, la vertu au sens de la Renaissance, c'est-à-dire la vertu libre de moraline[1].

(*Fragments posthumes*, XIII, 1887, 10 [45])

MORALISME

Les hommes véritablement actifs se passent intérieurement du christianisme*, et les hommes plus tempérés et plus contemplatifs de la classe moyenne intellectuelle ne possèdent plus qu'un christianisme apprêté, c'est-à-dire extraordinairement *simplifié*. Un Dieu qui, dans son amour*, dispose tout pour notre bien final, un Dieu qui nous donne et nous prend notre vertu tout comme notre bonheur*, en sorte que tout finit, en somme, par bien se passer, et qu'il ne reste plus de raison pour prendre la vie en mauvaise part

1. Dans ce passage, deux termes désignent la « vertu » : *Tugend* et *virtù*. L'une est l'obéissance à la morale grégaire, l'autre est la volonté de puissance amorale, qu'on trouve dans l'histoire chez César, Borgia, Napoléon. Nietzsche forge le terme « moraline » à partir des suffixes utilisés en chimie (aspirine, cocaïne), afin de souligner son caractère artificiel et étranger à l'organisme.

résidait dans la valeur de l'intention. L'intention serait la provenance et la préhistoire entières d'une action : c'est sous l'empire de ce préjugé que, presque jusqu'aujourd'hui, on se mit à louer et à blâmer, à juger moralement et aussi à philosopher sur terre. – Aujourd'hui, cependant, ne serions-nous pas arrivés à la nécessité* de nous résoudre encore une fois au renversement et au déplacement fondamental des valeurs, grâce à un nouveau retour sur soi* et à un nouvel approfondissement de l'homme, – ne serions-nous pas au seuil d'une période qu'il faudrait désigner négativement d'abord comme la période *extra-morale* : aujourd'hui, ou du moins chez nous, les immoralistes*, où s'éveille le soupçon que c'est précisément ce qu'il y a de *non intentionnel* dans une action qui lui prête une valeur décisive, et que tout ce qu'elle a d'intentionnel, tout ce que l'on peut voir, savoir, tout ce que la « conscience* » connaît d'elle, appartient encore à sa surface, à sa « peau », – qui, comme toute peau, révèle quelque chose, mais *cache* encore plus ? Bref, nous croyons que l'intention n'est qu'un signe et un symptôme* qui a besoin d'interprétation, en outre ce signe possède des sens trop différents et, pris isolément, ne signifie presque rien [...].

(*Par-delà bien et mal*, § 32)

MORALINE

On doit réduire et circonscrire pas à pas le royaume de la moralité ; on doit mettre au clair et à l'honneur les noms des instincts proprement dits qui sont ici à l'œuvre,

alors que, pendant une très longue période, on les a cachés sous d'hypocrites noms de vertus ; par pudeur à l'égard de notre « probité » qui nous donne toujours des ordres, on doit désapprendre la pudeur qui voudrait renier les instincts naturels et les cacher de façon mensongère. C'est là un critère de la force que de savoir jusqu'à quel degré on peut se débarrasser de la vertu ; et on pourrait concevoir une hauteur où on ressentirait le concept de « vertu » de telle sorte qu'il aurait le même son que la *virtù*, la vertu au sens de la Renaissance, c'est-à-dire la vertu libre de moraline[1].

(*Fragments posthumes*, XIII, 1887, 10 [45])

MORALISME

Les hommes véritablement actifs se passent intérieurement du christianisme*, et les hommes plus tempérés et plus contemplatifs de la classe moyenne intellectuelle ne possèdent plus qu'un christianisme apprêté, c'est-à-dire extraordinairement *simplifié*. Un Dieu qui, dans son amour*, dispose tout pour notre bien final, un Dieu qui nous donne et nous prend notre vertu tout comme notre bonheur*, en sorte que tout finit, en somme, par bien se passer, et qu'il ne reste plus de raison pour prendre la vie en mauvaise part

1. Dans ce passage, deux termes désignent la « vertu » : *Tugend* et *virtù*. L'une est l'obéissance à la morale grégaire, l'autre est la volonté de puissance amorale, qu'on trouve dans l'histoire chez César, Borgia, Napoléon. Nietzsche forge le terme « moraline » à partir des suffixes utilisés en chimie (aspirine, cocaïne), afin de souligner son caractère artificiel et étranger à l'organisme.

ou même pour l'accuser, bref, la résignation et l'humilité élevées au rang de divinité[1], – c'est là ce qui, du christianisme, est demeuré de meilleur et de plus vivant. Mais on devrait remarquer que, de cette manière, le christianisme s'est transformé en un doux *moralisme* : ce ne sont pas tant « Dieu, la liberté* et l'immortalité[2] » qui restent, que la bienveillance et les sentiments* honnêtes, et aussi la croyance que, dans l'univers tout entier, régneront la bienveillance et les sentiments honnêtes : c'est l'*euthanasie* du christianisme.

(*Aurore*, § 92)

MORALITÉ DES MŒURS

La moralité n'est pas autre chose (donc, littéralement, *rien de plus* !) que l'obéissance aux mœurs, quel que soit le genre de celles-ci ; mais les mœurs, c'est la façon *traditionnelle* d'agir et d'évaluer. Dans les choses où la tradition ne commande pas, il n'y a pas de moralité ; et moins l'existence est déterminée par la tradition, plus se réduit le cercle de la moralité. L'homme libre est immoral, puisque, en toutes choses, il veut dépendre de lui-même et non d'un usage établi : dans tous les états primitifs de l'humanité « mal » est synonyme d'« individuel », de « libre », d'« arbitraire », d'« inaccoutumé »,

1. Dans le § 25 de *L'Antéchrist*, Nietzsche oppose à ce Dieu moralisé, adouci, humanisé, le Dieu comme expression de la volonté de puissance d'Israël.
2. Kant, *Critique de la raison pratique*, *OP II*, p. 757 *sq.* Ce sont les trois postulats de la raison pratique : des principes non démontrables par la raison théorique mais qui ont une validité universelle pour tout être raisonnable.

d'« imprévu », d'« incalculable ». Dans ces mêmes états primitifs, toujours selon la même évaluation* : si une action est exécutée, *non* parce que la tradition la commande, mais pour d'autres raisons (par exemple à cause de son utilité* individuelle), et même pour ces mêmes motifs qui autrefois ont établi la coutume*, elle est qualifiée d'immorale et ressentie comme telle, même par celui qui l'exécute : car l'action n'a pas été accomplie par obéissance envers la tradition. Qu'est-ce que la tradition ? Une autorité supérieure à laquelle on obéit, non parce qu'elle nous commande l'*utile*, mais parce qu'elle *commande*. [...] À l'origine*, l'éducation* tout entière et les soins de la santé*, le mariage, l'art* médical, l'agriculture, la guerre*, la parole et le silence, les rapports entre hommes et les rapports avec les dieux appartenaient au domaine de la moralité : la moralité exigeait que l'on observât des prescriptions, sans penser à *soi-même* en tant qu'individu*. À l'origine, tout dépendait donc des mœurs, et celui qui voulait s'élever au-dessus des mœurs devait se faire législateur*, « *medicine man* » et quelque chose comme un demi-dieu : c'est-à-dire qu'il lui fallait *faire des mœurs*, – chose épouvantable et fort dangereuse !

(*Aurore*, § 9)

MUSIQUE

J'interprétais la musique de Wagner comme l'expression d'une puissance dionysiaque de l'âme, en elle je croyais surprendre le tremblement de terre où se fait enfin jour une force* primordiale comprimée depuis des siècles, indifférente d'ailleurs à la possibilité de détruire la culture* actuelle. On